



HAL
open science

“Un pur jeu d’esprit” : l’histoire de l’esprit humain d’après Le Miroir de Marivaux (1755)

Christelle Bahier-Porte

► To cite this version:

Christelle Bahier-Porte. “Un pur jeu d’esprit” : l’histoire de l’esprit humain d’après Le Miroir de Marivaux (1755). Genand, Stéphanie and Poulouin, Claudine. *Parcours dissidents au XVIIIe siècle : la marge et l’écart*, Desjonquères, 2011, L’Esprit des lettres, 978-2-84321-135-5. halshs-01177719

HAL Id: halshs-01177719

<https://shs.hal.science/halshs-01177719>

Submitted on 12 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christelle Bahier-Porte, Université de Lyon/Université de Saint-Étienne

« Un pur jeu d'esprit » : l'histoire de l'esprit humain d'après *Le Miroir* de Marivaux

paru dans S. Genand, C. Poulouin (dir.), *Parcours dissidents au XVIIIe siècle. La marge et l'écart*, Paris, Desjonquères, 2011, p. 83-95.

Le Miroir paraît en janvier 1755 et se fonde probablement sur une lecture faite par Marivaux à l'Académie française, le 4 avril 1748¹, intitulée *Réflexions en forme de lettre sur l'esprit humain*. En avril 1755, on lit encore dans *Le Mercure* la première partie des *Réflexions sur Corneille et Racine*, lue en séance le 24 août 1749 et dont la « continuation », lue le 24 septembre, ne sera publiée qu'en décembre 1757. En juin 1755, *Le Mercure* publie sous le titre *Réflexions de M. de Marivaux*, « des réflexions sur l'esprit humain » (selon le Procès-verbal de la séance) probablement lues le 25 août 1744. Michel Gilot suppose que Marivaux envisageait peut-être la rédaction d'un ultime ouvrage sur l'histoire de l'esprit humain à partir de ses discours d'Académicien², ce qui expliquerait la publication tardive de ces discours datant de 1744 à 1749.

Dans ce qu'on nomme, depuis l'abbé de la Porte en 1765, les « Réflexions sur Thucydide », Marivaux prend pour point de départ la traduction de Thucydide par Perrot d'Ablancourt. Il reproche à la « belle infidèle » du célèbre traducteur de dérober « l'histoire de l'esprit humain » et plaide ainsi pour une traduction littérale qui restitue au lecteur moderne « le tour d'esprit qu'on avait [du] temps [de Thucydide] » (JOD, p.459). À partir de cette remarque, Marivaux décrit l'accroissement du « fonds d'idée » dont dispose les hommes tout au long de l'histoire. Les *Réflexions en forme de lettre sur l'esprit humain*, lues en 1748 et remaniées en janvier 1755 sous le titre *Le Miroir*, s'inscrivent très nettement dans le sillage du discours prononcé quatre ans plus tôt. Par une curieuse fiction allégorique, Marivaux donne à voir, par l'artifice d'un miroir, quelques unes des productions de l'esprit humain depuis Homère jusqu'à Helvétius. « À cheval sur deux siècles », selon l'expression de Mario Matucci³, l'écrivain revient sur la Querelle des Anciens et des Modernes pas encore complètement éteinte mais moins dans un but polémique que pour inviter ses contemporains à se méfier du « prestige des distances ». Il défend, comme dans le discours précédent et avec une belle constance depuis les premiers romans « travestis » (*Le Télémaque travesti* écrit en 1714-1715 et l'*Homère Travesti* publié en 1716), les progrès continus de l'esprit humain et la nécessité de considérer les Anciens « dans leur temps » et à leur « juste valeur »⁴. Le recours à la fiction allégorique, et le recul permis par l'artifice du miroir qui donne à voir sur un même plan (la surface plane du miroir) les œuvres du passé et du présent lui permettent néanmoins d'affiner ce qu'on ne nomme pas encore une « philosophie de l'histoire » et de proposer une vision singulièrement uchronique et dialogique de l'histoire *des* esprits humains (plus que de l'esprit humain) qui nourrissent le « fonds d'idée » dont disposent ses contemporains.

Le spectacle du Miroir

¹ *Le Mercure de France* de mai 1748 précise que Marivaux « lut un morceau qui plut beaucoup, fort ordinaire de tous les ouvrages de ce célèbre Académicien » et cite quelques extraits du discours sans faire référence à l'allégorie de la nature.

² M. Gilot, *Les Journaux de Marivaux – Itinéraire moral et accomplissement esthétique*, Lille, Service de reproduction des thèses, 1974, p. 738.

³ Mario Matucci a donné la première édition moderne du *Miroir*, Libreria Scientifica editrice, Napoli, 1958. L'expression se trouve dans l'introduction, p. 8.

⁴ L'expression se trouve dans l'« Avant-Propos de l'auteur » du *Télémaque travesti*, Gallimard, La Pléiade, 1972, p. 719.

Sous forme de lettre donc, adressée à « Monsieur », l'auteur promet des « aventures un peu singulières » qui prennent d'abord la forme d'un voyage imaginaire. Dans un « pays dont les géographes ne font jamais mention » mais qui est néanmoins « très fréquenté », le narrateur, qui marche en lisant, se trouve face à un « spectacle curieux » : « une personne ou une divinité », « l'air jeune et cependant antique, était dans un mouvement perpétuel, et en même temps si rapide, qu'il me fut impossible de la considérer en face ». Le bandeau de cette personne/divinité, sur lequel est inscrit « La Nature », est divisé en deux miroirs, le premier reflète une « représentation inexplicable de l'étendue en général » et des attributs de la matière, le second « représent[e] un être encore plus indéfinissable », « une image de l'âme, ou de la pensée en général », où on peut voir « toutes les façons possibles de penser et de sentir des hommes » et « tout ce qu'en fait d'ouvrages l'esprit de l'homme avait jusqu'ici produit ou rêvé »⁵. La suite du discours rend compte, avec quelques digressions, des observations de ce second miroir. Celui-ci offre ainsi une « image de l'âme ou de la pensée en général » avec toutes ses « subdivisions » : esprit, sentiment, vice, vertu, courage, faiblesse... Ce miroir est un « exemplaire des grandeurs et misères de l'âme humaine », qui comme Marivaux l'exposera, en reprenant la même expression à consonance pascalienne, dans ses *Réflexions sur Corneille et Racine* font la matière des ouvrages d'esprit⁶. Ce sont ces ouvrages donnés à voir par la glace qui vont nourrir la suite du discours. La fiction du miroir est rappelée régulièrement : « j'y vis », « j'observai », « je vis aussi dans la glace », « la glace m'a convaincu d'une chose ». Elle est même parfois l'alibi de propositions plus hardies : « je vous parle d'après la glace, d'où je recueille tout ce que je dis là » (p. 544). Les réflexions qui composent le discours sont ainsi implicitement et plaisamment comparées aux « reflets » renvoyés par le miroir, qui sont aussi les reflets des pensées de l'auteur⁷. Le spectacle « curieux » qui est finalement proposé est celui de l'histoire de l'esprit humain, ce « spectacle qui serait neuf pour nous » (JOD, p.460) dont Perrot d'Ablancourt avait privé ses lecteurs dans les « Réflexions sur Thucydide ».

L'intérêt du Miroir est qu'il permet de saisir d'un seul coup d'œil les productions de l'esprit « depuis le plus mauvais conte de fée, jusqu'aux systèmes anciens et modernes les plus ingénieusement imaginés ; depuis le plus plat écrivain jusqu'à l'auteur des *Mondes* » (p. 535). Le Miroir abolit donc les distances, au sens spatial comme au sens temporel et permet ainsi de mettre sur un même plan contes de fée et systèmes philosophiques, Chapelain et Fontenelle, Homère et Voltaire. *Le Miroir*, le discours de Marivaux, est alors moins un épisode un peu tardif de la Querelle des Anciens et des Modernes qu'une réflexion sur la manière de « voir », de considérer les auteurs et les ouvrages du passé et corrélativement, en vertu d'un processus d'admiration historique – malgré l'« obscurité » de la philosophie d'Aristote, le narrateur en « admire l'auteur » qui a su « passer » les bornes de l'esprit humain de son temps -, sur la manière de voir et de considérer les auteurs du XVIII^e siècle. On peut certes s'étonner des grands absents de cette revue des esprits, comme Cervantès ou Pascal⁸, dont l'esprit n'est d'ailleurs pas complètement absent. Cependant Marivaux ne prétend pas donner la liste de ses auteurs d'élection mais fournir un « exemplaire », c'est-à-dire un « prototype », un archétype d'après le *Dictionnaire de l'Académie* de 1762. L'exemplaire est peut-être moins dans l'impossible exhaustivité des « grandeurs et misères de l'âme humaine » et de leurs peintres que dans la méthode proposée aux Académiciens et aux lecteurs

⁵ Toutes ces citations se trouvent au début de l'ouvrage, JOD, p. 534-535.

⁶ *Réflexions sur l'esprit humain à l'occasion de Corneille et de Racine*, JOD, p. 471.

⁷ Ainsi, à propos de Sophocle et Euripide, le narrateur évoque « l'idée qui me les a montrés » et reprend quelques lignes plus loin la fiction de la glace : « à ce que marque la glace » (p. 542).

⁸ Voir sur ce point la Notice au *Miroir* de F. Deloffre, et M. Gilot, JOD, p. 531.

contemporains : une mise sur le même plan qui permettrait une confrontation juste des auteurs et des ouvrages « dans leur temps ».

C'est ce que semble suggérer le plan du discours : après la mise en place de la fiction allégorique, le narrateur évoque tour à tour la philosophie, d'Aristote à Newton, l'épopée d'Homère à Voltaire avec un arrêt sur *La Pucelle* de Chapelain qui porte moins sur l'épopée elle-même, « si admirée avant qu'elle parut et si ridicule dès qu'elle se montra » (p. 538), que sur l'attitude des auteurs face à la prévention du public. La revue se poursuit par le genre tragique avec un arrêt sur La Motte et sur le prometteur auteur du poème intitulé *Le Bonheur* (Helvétius) qui ne paraît qu'en 1758. À l'exacte moitié du discours, ou de la lettre, le narrateur s'intéresse à l'admiration que l'on doit ou non aux « génies de l'Antiquité ». C'est cette seconde partie qui renoue le plus clairement avec les débats de la seconde querelle des Anciens et des Modernes, dite querelle d'Homère. La composition du discours répond donc à l'allégorie de la nature : deux parties séparées par une « ligne assez déliée » permettant des jeux d'échos et des approfondissements (notamment, j'y reviendrai, sur la question du public). Il faut également préciser que dans la première partie, les observations des ouvrages et des écrivains sur la surface de la glace ne respectent pas la chronologie, on passe par exemple de Voltaire à Milton pour revenir à Lucain. Un mouvement entre le passé et le présent est ainsi créé, une dynamique, qui ne relève pas de la « chaîne » des esprits qui sera mise en avant par les Encyclopédistes, mais dont la nature dialogique est plus précisément interrogée dans la deuxième partie du discours.

Anciens et Modernes

Par son objet, la revue des productions humaines depuis l'Antiquité, par sa forme en deux parties et en miroir, comme par sa finalité : inviter ses contemporains à une juste considération des œuvres, *Le Miroir* est aussi un nouveau parallèle des Anciens et des Modernes. Dans la revue des épopées, Marivaux rappelle qu'Homère est le premier de tous « parce qu'il est grec, et le plus ancien », boutade de Moderne sans doute mais qui sera développée dans la conception du temps décrite dans la deuxième partie du discours. Il rappelle également qu'il ne l'a « lu qu'en français » et « que ce n'est pas là le connaître » (p. 536). C'était précisément le reproche de Mme Dacier à Houdar de La Motte lorsqu'il donne sa « traduction » de l'*Iliade*, à partir de la traduction de Mme Dacier, et qui a déclenché la querelle dite « homérique » en 1714. Mais ce n'est pas pour autant un argument d'Ancien sous la plume de Marivaux, qui s'amuse certainement de la polyphonie : lire en français Homère, ce n'est pas le connaître car c'est nécessairement le travestir, cacher « le tour d'esprit qu'on avait de son temps », « lui ôter son âge » et sa singularité, comme Perrot d'Ablancourt le fait avec Thucydide (JOD, p. 459), mais aussi comme Mme Dacier et La Motte le font avec Homère⁹. Le parallèle est plus explicite encore dans la seconde partie du discours. Le narrateur s'interroge en effet sur « la perpétuité d'admiration » dont bénéficient les « génies de l'Antiquité » et y voit trois raisons : l'excellence de leurs esprits, la tradition de l'estime qu'on leur porte et « une sage précaution contre les Modernes » (p. 541). Si les deux premiers arguments sont encore ceux de Mme Dacier, et des partisans des Anciens, le troisième est évidemment ironique. Mais l'enjeu de cette nouvelle confrontation entre Anciens et Modernes n'est pas exactement une nouvelle comparaison des mérites de chacun, Marivaux avait déjà affirmé sa méfiance envers les « partis » et les systèmes des uns et des

⁹ Voir sur ce point la préface de *l'Homère travesti, Œuvres de Jeunesse*, éd. citée, et notre article « Quelques réflexions sur l'esprit humain » : l'héritage et la modernité selon Marivaux », S. Loubère et D. Reguig [dir], « Penser l'héritage à l'âge classique », *Littératures classiques*, automne 2011.

autres¹⁰, il répète ici que le miroir n'est « d'aucun parti » (p. 542). Il s'agit en fait de revenir sur la considération qu'on doit aux auteurs modernes. Les Modernes disent « qu'on peut valoir les Anciens, ce qui est déjà bien hardi : ils disent qu'on peut valoir mieux, ce qui est encore pis » (p. 542). Cette affirmation est celle des « Modernes qui vivaient il n'y a guère plus d'un demi-siècle » : les Modernes contemporains pourraient donc être égaux voire supérieurs aux Anciens « à leur tour ». Un réquisitoire ironique présente alors les conséquences, dites « ridicules », d'un tel « scandale » : des hommes, contemporains, seraient honorés plus que « d'anciens Grecs ou d'anciens Romains », les critiques seraient obligés d'être révérencieux, les traducteurs et savants perdraient leur état, bref « tout équilibre dans la république des Lettres » serait rompu (p. 543). Marivaux s'inscrit donc explicitement dans le sillage des discours de Perrault et de Fontenelle « qui vivaient il n'y a guère plus d'un demi-siècle », les éditeurs du *Miroir* signalent d'ailleurs les échos du texte avec la *Digression sur les Anciens et les Modernes* de Fontenelle, parue en 1688. Mais pourquoi revenir à Fontenelle, et à la première querelle, soixante ans plus tard, en 1748-1755 ? Précisément parce que ces Modernes sont déjà devenus des Anciens pour les « illustres Modernes » contemporains, et c'est en reconnaissant leur héritage que Marivaux affine également sa propre pensée¹¹. Comme ses prédécesseurs, il souligne par exemple le rôle de Descartes qui a « éclairé la terre », « à qui tous les hommes des siècles à venir auront l'éternelle obligation de savoir penser » et a fait passer l'humanité de l'enfance à l'âge d'homme (p. 536). Il suit ici de très près la *Digression* de Fontenelle¹² mais aussi La Motte, qui affirme que le philosophe « nous a appris à raisonner »¹³. L'image de l'enfance de l'humanité se trouve également chez Perrault et avant lui chez Bacon. Cependant, Marivaux refuse de considérer que l'humanité est arrivée à sa maturité avec le siècle de Louis XIV, comme le disait Perrault et même Fontenelle qui en 1688 constatait qu' « il y a quelques années que ce bon temps est passé »¹⁴ : « Non, monsieur, la nature n'est pas sur son déclin, du moins ne ressemblons-nous guère à des vieillards [...] cette nature est encore bien jeune en nous », leur répond Marivaux (p. 546)¹⁵. Houdar de la Motte défendait déjà cette idée d'une progression constante de l'esprit humain, pour affirmer la supériorité des Modernes notamment grâce à la « méthode » cartésienne. Mais Marivaux ne partage pas l'enthousiasme de celui qui fut son ami pour cette rigoureuse méthode et lui reproche de parler plus « à l'homme intelligent qu'à l'homme sensible » : il fait penser plus qu'il ne touche, ce qui est méconnaître, on reconnaîtra

¹⁰ Et ce, dès ses premiers écrits, voir par exemple : « Admirer aveuglément les Anciens en est une [manie]. Les mépriser en est une aussi. Tenons le milieu en tout », *Lettre à une Dame sur la perte d'un perroquet*, « Avant-Propos », JOD, p. 42. Voir également *Le Spectateur Français*, Septième Feuille : « [...] car je ne suis d'aucun parti : Anciens et Modernes tout m'est indifférent : le temps auquel un auteur a vécu ne lui nuit ni ne lui sert auprès de moi. », JOD, p. 147.

¹¹ Mario Matucci notait déjà dans son édition du *Miroir* en 1958 que Marivaux répondait à Fontenelle qui dans la *Digression sur les Anciens et les Modernes* refusait de considérer les progrès de la poésie et de l'éloquence. Fontenelle revient néanmoins sur cette idée dans *De la Poésie en général* rédigé dans les années 1740 et publié en 1751. Fontenelle, *Rêveries diverses – Opuscules littéraires et philosophiques*, Alain Niderst [éd.], Desjonquères, 1994.

¹² « C'est lui, à ce qu'il me semble qui a amené cette nouvelle méthode de raisonner », *Digression sur les Anciens et les Modernes*, dans *La Querelle des Anciens et des Modernes*, Folio, Classique, 2001, p. 302

¹³ H. de La Motte, « Discours sur le différent mérite des ouvrages d'esprit », [1716], *Textes critiques - Les raisons du sentiment*, Champion, 2002, p.442.

¹⁴ *Digression sur les Anciens et les Modernes*, éd.citée, p. 311.

¹⁵ Perrault écrit : « N'est-il pas vrai que la durée du monde est communément regardée comme celle de la vie d'un homme ; qu'il a eu son enfance, sa jeunesse et son âge parfait, et qu'il est présentement dans la vieillesse ? Figurons-nous de même que la Nature humaine n'est qu'un seul homme, il est certain que cet homme aurait été enfant dans l'enfance du monde, adolescent dans son adolescence, homme parfait dans la force de son âge, et que présentement le monde et lui seraient dans leur vieillesse. Cela supposé nos premiers pères ne doivent-ils pas être regardés comme les enfants ; et nous comme les vieillards et les véritables Anciens du monde », *Parallèle des Anciens et des Modernes* [1688], J.B Coignard, 1692, tome I, p. 49-50.

l'enseignement pascalien, « la moitié de ce que nous sommes » : « nous nous soucions bien moins de connaître que de jouir » (p. 540).

On le voit, le parallèle entre les Anciens et les Modernes proposé par *Le Miroir* permet surtout à l'écrivain d'affiner, avec et contre ses prédécesseurs qu'il a lus de près, sa vision de l'histoire. C'était déjà l'enjeu de la querelle Homérique, comme le rappellent Béatrice Guion et Françoise Gevrey dans leur introduction au *Discours sur Homère* de La Motte : « Mme Dacier ne voit dans le temps qu'un facteur de dégradation, quand les Modernes y décèlent la condition nécessaire du progrès : au delà des enjeux esthétiques, ce sont deux philosophies de l'histoire qui s'affrontent »¹⁶. Marivaux défend clairement la conception moderne d'une histoire linéaire faite d'une succession d'idées nouvelles, qui enrichissent, « nourrissent », « accroissent » le « fonds d'idées » qui constitue l'esprit humain, Jean Dagen l'a bien montré¹⁷. La réflexion est centrale dans les *Réflexions sur Thucydide* auxquelles j'emprunte tous les verbes précédents et elle conclut avec force *Le Miroir*. Après avoir nié « le prétendu affaiblissement de l'esprit humain » décrété par les Anciens, le discours se ferme sur le principe suivant : « l'accroissement de l'esprit est une suite infaillible de la durée du monde » répété à l'avant-dernier paragraphe du discours : « l'augmentation des idées est une suite infaillible de la durée du monde », discours dont les derniers mots sont « le fond de l'esprit humain va toujours croissant parmi les hommes » (p. 549). Il s'agit donc d'affirmer très nettement une progression linéaire, même si elle relève de l'infiniment petit, de l'histoire notamment contre Perrault qui affirmait que la perfection avait été atteinte au « siècle » de Louis XIV, la reprise de l'expression « la durée du monde » semble répondre directement à cet illustre ancien Moderne¹⁸. Ce principe s'accompagne d'un corollaire : la « capacité d'esprit », appelée « capacité de penser et de sentir » dans les *Réflexions sur Thucydide*, est la même dans tous les siècles, qui tous comptent des « grands esprits ». Marivaux use de nouveau de l'ironie pour défendre son argument : un objecteur, peut-être partisan des anciens Modernes, intervient pour rappeler que jusqu'au siècle de Louis XIV, l'esprit humain n'a produit que des « mauvais ouvrages, que des ouvrages ridicules » (p. 546), le narrateur lui répond qu'il n'y en avait pas moins des « génies supérieurs » qui ont produit des ouvrages « infiniment moins mauvais » que leurs contemporains. Ce n'est pas la capacité d'esprit qui est en cause mais précisément l'époque dans laquelle ils ont vécu, les « siècles barbares » et la « détestable éducation » en fait d'ouvrages d'esprit qu'ils ont reçue, Marivaux suit ici de nouveau Fontenelle¹⁹. Ce relativisme historique était aussi celui de Mme Dacier et des partisans des Anciens qui invitaient à distinguer les mœurs d'une époque (la grossièreté décriée d'Homère) et la qualité d'un ouvrage. Mais la finalité de l'argument n'est pas la même, elle est même inverse : il s'agit d'affirmer conjointement la progression constante de l'esprit humain, alors que les partisans des Anciens défendaient la perfection inégalable de l'épopée antique, et la nécessité de considérer les œuvres « dans leur temps » : Homère ou Aristote étaient admirables « dans leur temps », étant données les conditions dans lesquelles ils étaient « placés » mais ils ne le sont plus forcément de tout temps. Cela ne signifie pas que les ouvrages des Modernes sont nécessairement meilleurs que ceux des Anciens du seul fait qu'ils viennent après sur l'axe du temps. Le narrateur distingue d'ailleurs, à la fin du discours, le goût, qui peut connaître des périodes de stagnation, de « disette » même, et le progrès constant des idées. Si les idées progressent toujours, « l'art de les employer » peut manquer

¹⁶ Houdar de la Motte, *Textes critiques - Les raisons du sentiment*, p.140.

¹⁷ J. Dagen, « Marivaux et l'histoire de l'esprit », *Approches des Lumières - Mélanges offerts à Jean Fabre*, Klincksieck, 1974.

¹⁸ Voir ci-dessus la citation du début du *Parallèle*, note 15.

¹⁹ « [La Nature] produit, dans tous les siècles, des hommes propres à être de grands hommes ; mais les siècles ne leur permettent pas toujours d'exercer leurs talents », *Digression sur les Anciens et les Modernes*, éd.citée, p. 306.

conduisant à des ouvrages « mauvais » ou à un excès de préciosité. Marivaux le suggère : le goût peut périr, à force de raffinement²⁰. De fait, dans la revue des œuvres du passé, le narrateur décrit *l'effet* produit par les œuvres qu'il retient : Lucain, Milton, Virgile « touchent » quelle que soit leur place sur l'axe diachronique des idées. Marivaux distingue également parmi les « grands esprits » qui se succèdent, ceux qui créent une « révolution » dans les idées, ceux qu'il nomme précisément les « premiers » (Descartes par exemple), et ceux qui sont admirables parce qu'ils viennent après ces génies : ils corrigent les découvertes de leur prédécesseur mais n'auraient pu les faire eux-mêmes (p.536). La progression de l'esprit humain varie donc de l'infiniment petit à la révolution soudaine, et les modalités de cette progression sont fort diverses, mais elle est indéniable et constante.

Néanmoins, l'affirmation d'une histoire linéaire ouverte vers l'avenir, d'une nature « encore bien jeune » se fonde toujours sur un dialogue avec l'héritage des siècles passés, par la reprise du genre du parallèle notamment. Comme le remarquent Marc-André Bénier et Thierry Belleguic dans leur introduction à une étude sur le genre du Parallèle au XVIII^e siècle : « les parallèles au siècle des Lumières jouent sur deux régimes de l'historicité et de la narrativité [...] qu'ils parviennent très souvent à conjuguer avec beaucoup d'originalité » : une conception cyclique du temps, qui voit le retour du même (les modèles antiques) et une conception linéaire fondée sur le progrès²¹. Cependant, *Le Miroir* de Marivaux ne propose pas seulement un nouveau dialogue avec les Morts mais énonce les conditions de possibilité de ce dialogue au XVIII^e siècle invitant précisément à se défaire du modèle épideictique (les Anciens sont ils meilleurs ou pire que nous ?), du « prestige des distances » qui empêche de considérer les auteurs contemporains à leur juste valeur. Le détour par l'héritage du passé, remis à sa juste place sur l'axe diachronique des progrès de l'esprit humain, permet une réflexion sur le présent et sur le public contemporain.

Le public contemporain est, en effet, présenté comme une instance de jugement capricieuse mais exigeante qui permet de savoir « au juste » la véritable réputation d'un auteur « dans son temps ». Marivaux s'oppose ici à un argument soutenu par les partisans des Anciens, de Boileau à Mme Dacier : l'admiration de la postérité serait la preuve de l'excellence des Anciens. Marivaux retourne l'argument contre ses détracteurs : si l'on en juge par la postérité, il faudra nécessairement convenir de l'excellence des Modernes : « pourra-t-elle apprécier nos Modernes qui seront ses Anciens ? » (p. 543). Le public contemporain, avide de critiques, de parodies et de nouveautés, peut être un juge équitable mais fragile : parce qu'il n'est pas dupe des « contorsions d'esprit » faites pour lui plaire, comme le montre l'exemple de *La Pucelle* de Chapelain et même s'il peut être victime de « la mode » qui veut qu'un auteur soit décrié, comme le montre l'exemple de La Motte. Marivaux pour sa part tente d'échapper à ces caprices du public, également stigmatisés par Dufresny dans ses *Amusements sérieux et comiques*, en s'adressant à un public d'élection, « les esprits fins », qui par exemple, savent reconnaître la qualité d'une pièce comme *L'Île de la raison* en dépit des sifflets du public. L'argument est donc polémique : la postérité n'est pas un bon juge car elle est aveuglée par le prestige des distances, il faut donc nous mettre « au vrai point de vue de notre siècle »²² pour juger les auteurs contemporains. L'argument est aussi pédagogique : il s'agit d'inviter ce public capricieux à se méfier des étiquettes critiques (cas de La Motte) et de la prévention.

²⁰ Cette distinction entre le goût et le progrès de l'esprit peut venir de la lecture des *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture* de l'abbé Dubos (1719).

²¹ M.- A. Bernier, et Th. Belleguic, « Le siècle des Lumières et la communauté des Anciens : rhétorique, histoire et esthétique », dans *Le Parallèle des Anciens et des Modernes – Rhétorique, histoire et esthétique au siècle des Lumières*, M. A Bernier [dir.], Collection de la république des Lettres, PU Laval, 2006, p.16. Les régimes narratifs convoqués par le genre du parallèle sont le genre épideictique (éloge ou blâme des modèles) et « le récit des transformations des individus et des sociétés ».

²² Marivaux, *Le Spectateur Français*, Septième feuille, JOD, p.148.

« Un pur jeu d'esprit » ?

L'invitation faite au public à se méfier de la prévention pour juger les œuvres du passé et du présent est mise en scène dans une brève fiction uchronique qui relate le retour des auteurs Anciens dans « notre siècle ». Le narrateur l'imagine au détour d'une phrase lorsqu'il explique que Cicéron, placé en des « siècles grossiers » n'aurait pas mieux fait que les auteurs contemporains. L'idée se trouve développée lorsque le Miroir renvoie l'image de Sophocle, Euripide, Virgile et le « divin Homère » déplacés au XVIII^e siècle, avec la « même capacité d'esprit » et le « même cerveau » mais « rempli des idées de notre âge », s'adonnant au même genre d'ouvrage que dans le passé : « ils seraient bien étourdis de voir qu'il faudrait qu'ils s'humiliaient devant ce qu'ils furent [...] bien étourdis de se retrouver de simples modernes apparemment bons ou excellents, mais cependant des poètes médiocres [...] » (p. 544) par rapport à ce qu'ils étaient autrefois. Marivaux s'offre alors le plaisir faire dire à ces Anciens projetés dans le présent, le principe du progrès de l'esprit humain : « L'esprit humain, dont nous avons aujourd'hui notre part, aurait-il baissé ? au contraire il doit être plus avancé que jamais ». Les Sophocle et Homère du XVIII^e siècle doivent bel et bien concéder qu'ils sont « bien supérieurs » à ce qu'ils étaient autrefois ! Jean Dagen interprète cette fiction comme la restitution d'un « équilibre » « au travers des jeux de l'histoire »²³. Il me semble que cette fiction permet également un dialogue d'homme à homme avec les Anciens (et non d'hommes à dieux), par delà les frontières spatiales et temporelles, qui lève le voile aveuglant de la « prévention » et permet précisément de les estimer à leur juste valeur. Ces Anciens qui ont été modernes « dans leur temps » sont les meilleurs témoins des contradictions de la postérité qui loue le passé parce qu'il est le passé, et invitent par cette prosopopée uchronique et comique leurs « partisans » à tenir compte des progrès de l'esprit, et donc à mieux considérer leurs contemporains. Cette fiction relève sans nul doute du « pur jeu d'esprit » qui préside à l'invention de ce discours en forme de voyage imaginaire. Elle rappelle aussi l'ombre d'Homère invoquée au début de l'*Homère travesti* en réponse aux critiques de Mme Dacier à propos de l'évocation sacrilège qui ouvrait la « traduction » d'Houdar de la Motte en 1714. L'Homère de Marivaux est du côté des rieurs et se moque de la « manie » de l'admiration de ses partisans. C'est déjà par un dialogue d'homme à homme, par delà les frontières temporelles, que Marivaux résolvait la vaine querelle autour du divin modèle²⁴.

Le rire, qui ponctue la prosopopée des Anciens, est présent tout au long du texte de 1755 avec de nombreux mots d'esprit déjà relevés par Michel Gilot : « jamais le mérite n'a été impunément contemporain [...] c'est toujours en pareil cas un grand défaut que de vivre » (p. 545). On peut citer également une comparaison plaisante typiquement « moderne » de la beauté des femmes contemporaines par rapport à celle d'Hélène : les premières sont des « anges qui ont le tort d'être visibles » (p. 545). Plus profondément, le recours à l'allégorie de la Nature et de ses miroirs est aussi une réponse ludique à l'allégorèse sérieuse pratiquée par les Anciens. Cette Nature est-elle celle des métaphysiciens comme le laisse penser le vocabulaire cartésien ; celle des naturalistes ?²⁵ ou la Nature humaine dont les deux miroirs

²³ J. Dagen, « Marivaux et l'histoire de l'esprit », art.cité, p. 99. La thèse de l'équilibre est aussi celle de Fontenelle dans la *Digression* : « c'est ainsi que le même préjugé nous abaisse dans un temps pour nous élever dans un autre », éd.citée, p. 310.

²⁴ Voir sur cette question S. Rabau, « Portrait d'Homère en lecteur moderne : Houdar de la Motte et Marivaux », *Révolutions homériques*, Textes réunis par Glenn W. Most, Larry F. Norman et Sophie Rabau, Pise, Edizioni della Normale, 2009.

²⁵ Fontenelle ouvre également sa *Digression sur les Anciens et les Modernes* sur la Nature, mais elle est différente de celle de Marivaux : c'est la Nature qui fait les arbres plus grands les uns que les autres, qui forme les animaux et les hommes. À la fin du texte, Fontenelle imagine encore la nature « avec une balance à la main »

seraient une image du dualisme ? Outre la polysémie de l'allégorie, Marivaux s'amuse de l'esprit herméneutique de son lecteur : à quoi servent ces fourneaux qui encerclent la Nature et dont le narrateur ne dit rien malgré sa promesse ? à faire un bel autodafé de tous ces ouvrages qui défilent sous nos yeux ? Pourquoi cette insistance sur « l'allée » qui conduit à la Nature (« retenez bien cette allée ») ? En hommage à Fontenelle et à la promenade des *Entretiens sur la pluralité des mondes* ? En référence à Diderot et aux allées allégoriques qui composent la *Promenade du sceptique* (1747) ? Il n'y a probablement rien à « décoder » ici sinon l'affirmation de la liberté et de l'autonomie du texte littéraire et une confiance dans la fiction comique qui nous renvoient, une nouvelle fois, aux premiers romans de Marivaux et fait bien de ce *Miroir* à la fois un testament littéraire et un manifeste moderne tant par les principes qui y sont réaffirmés que par la forme choisie. La composition ouverte du discours, d'une réflexion à l'autre, sans retour à la fiction initiale et sans véritable conclusion, est à l'image de la marche du lecteur promeneur : « et de réflexions en réflexions, toujours marchant, toujours allant, je marchais tant, j'allais tant, je réfléchis tant et si diversement [...] » (p. 534). Une promenade qui est elle-même à l'image de la marche de l'esprit humain selon Marivaux, « toujours allant » mais « si diversement ».

Il faut le dire, les contemporains n'ont guère apprécié les discours de Marivaux à l'Académie. Raynal écrit à propos des *Réflexions en forme de lettre sur l'esprit humain*, à l'origine du *Miroir* : « M. de Marivaux a terminé la séance par quelques réflexions sur les auteurs anciens et modernes. Ses portraits sont comme tout ce qui est sorti de sa plume, un mélange de burlesque et de familier »²⁶. De la même façon, les philosophes qui défendront avec vigueur la marche du progrès humain comme la nécessité d'éclairer le jugement du public ne cesseront de le considérer comme un « bel esprit ». Néanmoins, *Le Miroir* mérite d'être observé lui aussi à sa juste valeur, comme synthèse des idées des Modernes et dialogue par delà les frontières temporelles avec les grands esprits de l'Antiquité au XVIII^e siècle. Entre la prononciation du discours en 1748 et sa publication remaniée en 1755, paraissent le *Discours sur les sciences et les arts* de Rousseau, le prospectus puis les premiers volumes de *L'Encyclopédie*. C'est une autre histoire de l'esprit humain, et un autre débat, qui est alors en marche rendant la philosophie de l'histoire du *Miroir* encore plus *singulière*, uchronique sinon anachronique.

Christelle Bahier-Porte
Université de Saint-Étienne
CNRS-UMR 5037, Institut Claude Longeon

distribuant les qualités aux hommes. *Digression sur les Anciens et les Modernes* dans *La Querelle des Anciens et des Modernes*, éd.citée, p. 295 et 309

²⁶ Raynal dans la *Correspondance de Grimm*, cité par F. Deloffre et M. Gilot, JOD, p. 714.